



N° 84/05 – 18 juin 1984

LE CHRISTIANISME VU PAR L'ISLAM

Mohamed TALBI

Initiation à la pratique de la Théologie, Direction : Bernard LAURET et François REFOULE, Editions du Cerf, 29, boulevard de La Tour Maubourg 75007 PARIS – Tome I, Introduction.

1. LA VISION MUSULMANE DE L'HISTOIRE DU SALUT.

On ne peut saisir la manière dont le Christianisme est perçu par un musulman que si l'on tient compte de la vision musulmane globale de l'économie du salut. L'idée axiale de cette vision consiste dans l'affirmation de l'unité fondamentale du message divin. **Din Allah wâhid**. La religion de Dieu est une. Tous les messagers (**Rusul**), si l'on s'en tient au noyau essentiel du message, ont transmis invariablement la même Parole, toujours plus ou moins réfractée – nous reviendrons sur le problème de l'altération (**tahrif**) – à travers le prisme déformant de notre imparfaite et évolutive humanité. Telle est l'affirmation centrale sur laquelle repose toute la théologie musulmane. Le message de Dieu, s'il a été très divers dans son contenu pratique (aspect **shari'a**, comportement et culte), n'a jamais varié sur l'essentiel : l'invitation adressée à l'homme de prendre conscience de sa relation privilégiée au Créateur. Aussi l'Islam ne s'oppose-t-il pas aux révélations antérieures : il les authentifie, les intègre, les épure et les parachève (Coran V, 48). Le Coran s'adresse ainsi, d'abord aux hommes d'une façon générale, puis à Muhammad en particulier : "Il vous a ouvert, en matière de religion (**din**), la voie qu'Il avait déjà recommandée à Noé. C'est celle-là même que Nous t'avons révélée, et que Nous avions auparavant recommandée à Abraham, à Moïse, et à Jésus, à savoir : célébrez le culte de Dieu, et n'en faites pas un sujet de division" (XLII, 13).

Dans cette perspective Dieu n'a jamais cessé de révéler aux hommes, partout au cours des temps, depuis la création d'Adam. Les prophètes qui ont transmis sa "guidance" (**hudan**) ne nous sont pas tous connus. Parmi eux les prophètes bibliques – et en particulier Abraham; Moïse et Jésus – s'ils ont joué un rôle déterminant, n'en constituent pas moins, numériquement, une toute petite minorité. La tradition musulmane chiffre en effet le nombre des prophètes par dizaines de milliers. Les nombres qu'elle fournit, et qui varient entre 120.000 et 124.000, ne reposent naturellement sur aucune base sérieuse. Mais ils indiquent combien est dominante dans la conscience musulmane l'idée que Dieu a toujours parlé aux hommes en tous temps et en tous lieux. Aussi l'Islam insiste-t-il sur la complémentarité et la gradation des Ecritures qui toutes procèdent d'une même source, le **Umm al-Kitab**, Le Livre-Mère de la Prescience divine, c'est-à-dire du plan du Créateur sur la création (Coran XIII, 39 et XLIII, 4). Croire à toutes les Ecritures est ainsi un article de foi fondamental du credo musulman : "Dites : Nous croyons en Dieu; à ce qui nous a été révélé; à ce qui a été révélé à Abraham, à Ismaël, à Isaac, à Jacob et aux (douze) Tribus; à ce qui a été confié à Moïse et à Jésus; et à ce qui a été confié à (tous les) prophètes par leur Seigneur. Nous ne faisons aucune différence parmi eux, et nous nous en remettons à Dieu" (Coran II, 136; le même verset III, 84. Voir aussi II, 285).

Ainsi, considérées dans leur essence, les religions sont toutes les mêmes. Telle est la position traditionnelle, et toujours actuelle, de la théologie musulmane. Dans cette optique l'Islam, dans sa **'aqîda**, dans sa formulation de la foi, n'est pas une religion nouvelle. Au niveau ontologique Adam avait déjà reçu potentiellement tout le plan de Dieu sur sa postérité. "Dieu apprit à Adam tous les noms" (Coran II, 31). Il fut le premier être qui reçut le dépôt du sacré (**amâna**) qui allait révolutionner sa condition, et déterminer sa relation d'Islam – c'est-à-dire de rapports confiants et conscients – le liant à Dieu. En un sens Adam fut le premier prophète : il reçut le premier la Parole. En lui l'humanité avait répondu, à la question primordiale "Ne suis-Je pas votre Seigneur ?" (Coran VII, 172), par le "oui" qui avait scellé, par un pacte réciproque, la condition humaine, et la nature particulière de la relation liant la créature au Créateur. C'est la seule alliance que reconnaît l'Islam.

Or, l'Islam, dans son essence, n'est rien d'autre que la fidélité à ce "oui". Le mot, qui dérive d'une racine qui nous a donné aussi paix (**silim**) et salut (**salâm**), véhicule l'idée prégnante de remise confiante, volontaire, sereine et consciente de soi entre les mains de Dieu, c'est-à-dire l'adhésion au plan du Créateur sur notre humanité. **Anâ muslim**, que l'on traduit par "je suis musulman", signifie en fait "je suis celui qui s'en remet à Dieu". On comprend dès lors mieux l'affirmation coranique : "De tout temps la seule religion aux yeux de Dieu est l'Islam" (Coran III, 19). Voici du reste comment s'exprime, dans toute sa pureté, cet Islam par la bouche de l'un de ses meilleurs représentants dans la tradition coranique, Abraham : "Et ainsi priaît Abraham, avec Ismaël, en élevant les assises du Temple : O Seigneur ! Accepte de nous cet ouvrage. Tu es l'Audient et l'Omniscient. Fais de nous, Seigneur, des hommes accomplissant Ta volonté (**muslimin**), et de notre postérité une communauté vouée à Ton service (**muslima**). Enseigne-nous comment célébrer Ton culte, et accepte notre pénitence. Tu es Pardon et Miséricorde" (Coran II, 127-128).

Seulement les modalités du culte et de l'organisation éthico-sociale (**sharâ'i**) avaient varié à l'infini dans le temps et l'espace, à mesure que l'évolution programmée par le Créateur suivait son cours. Si en somme la **'aqîda**, en tant que regard de confiance et de dépendance porté par la créature sur le Créateur, constitue un invariant, les **sharâ'i**, en tant que praxis, elles, sont éminemment des variables. Le mot **shari'a** (pl. **sharâ'i**) signifie littéralement une **Voie**, et par là un mode d'organisation de l'espace sacré et profane de la façon qui assure le meilleur équilibre entre le spirituel et le temporel, pour déboucher finalement sur le tout de l'Au-delà, finalité totalisante et ultime qui donne son plein sens à la vie. Ainsi tous les prophètes qui avaient précédé Jésus étaient chargés de **sharâ'i** spécifiques destinées à leurs **ummahs**, à leurs communautés respectives. Moïse est le type même de ces prophètes "nationaux", avec une **shari'a**, une Voie – c'est le sens du mot **Torah** – ou une Loi particulièrement rigoureuse destinée à son peuple (**qawmih**), ce qui ne diminue en rien l'exemplarité de son message. Dans Le Livre qui lui fut révélé il y a en effet "une lumière et une "guidance" (**hudan**) pour les hommes" (Coran VI, 91) d'une façon générale.

Mais le tournant décisif ne va se produire qu'à partir de Jésus. Jésus est le "Signal de l'Heure" (Coran XLIII, 61), de l'imminence d'une mutation capitale dans l'économie du salut. A partir de ce moment le message divin va commencer à prendre un caractère universel. Certes, Jésus était chargé d'une mission destinée directement "aux Fils d'Israël" (Coran V, 72 et LXI, 6), et c'était parmi eux qu'il avait développé son action. Mais la personnalité du Messager, les circonstances de sa naissance et de sa vie, le contenu du message, et l'écho qu'il avait rencontré en dehors d'Israël, tout indiquait qu'une mutation capitale était en cours.

Or dans l'optique musulmane Jésus annonçait Muhammad et le préparait. C'est donc avec l'Islam que la mutation se réalisa pleinement et se fit d'une netteté absolue. Le message coranique – laissons de côté le problème de la correspondance engagée par le Prophète avec les principaux souverains du moment – est nettement universel. La Parole de Dieu est certes révélée "en un arabe parfaitement clair" (XXV, 195; voir aussi : XXII, 2; XIII, 37; XX, 113; XXXIX, 28; XLI, 2; XLII, 7; et XLIII, 3). Mais au fond peu importe l'idiome. "Si nous avions révélé le Coran en une langue étrangère (**a'jamiyan**), on aurait dit : Ah ! Si seulement il était en versets distinctement intelligibles ! Quoi ! Un idiome barbare (â – **a'jamiyun**), et en [milieu] arabe ? ! – Dis : Ce Coran est, pour tous ceux qui croient, Guidance et Guérison. Quant à ceux qui ne croient pas, de toute façon ils ont les oreilles bouchées, et il n'est pas perceptible à leur cécité. Pour ceux-là l'appel est de toute manière inaudible tant il vient de loin" (Coran, XLI, 44).

Message universel, le Coran ne s'adresse pas aux Arabes **en tant que tels**. Le mot **'Arab** (Arabes), aussi surprenant que cela puisse paraître, ne s'y rencontre nulle part. Seuls les Bédouins (**A'râb**) parmi eux sont interpellés, dans un petit nombre de versets en quatre sourates (IX, 10, 97-99, 101, 120; XXXII, 20; XLVIII, 11, 16; et XLIX, 14), le plus souvent assez durement en raison de leur inconstance, de leur indifférence, et de leur imperméabilité religieuse. "Les Bédouins (**A'râb**) disent :

Nous croyons – Dis-leur : Vous ne croyez pas. Dites plutôt : Nous nous soumettons. Car la foi n'a pas encore pénétré dans vos cœurs. . . " (Coran XLIX, 14). La Parole, dans le Coran, s'adresse constamment à l'homme : à l'homme – sans distinction de sexe – au singulier (**insân**, 65 fois), au pluriel de paucité (**unâs**, 5 fois), et surtout collectivement (**ins**, 18 fois; et **al-nâs**, 241 fois); elle s'adresse aux êtres des deux sexes (**dhakar wâ unthâ**, III, 195; IV, 134; XIII, 8; XVI, 97; XXXV, 11; XL, 4; LIII, 45; LXXV, 39), et particulièrement aux croyantes et aux croyants (**mu'minâtun**, **mu'minûn**, 231 fois), sans compter les autres termes, très nombreux, dérivés de la racine **âmana** (croire).

Autre mutation capitale dans l'histoire du Salut, marquant pour l'humanité le début de l'ère de la maturité : le passage résolu à la rationalité. Le Coran confirme les miracles des prophètes antérieurs, particulièrement ceux accomplis par Jésus. Mais Muhammad, bien que la Tradition, contre toute évidence et avec une certaine naïveté, lui en attribue, n'en fit pas. Pourtant on lui en réclamait avec insistance (Coran II, 118; IV, 153; VI, 8, 35-37, 50, 124, 158; X, 15, 20; XI, 12, XIII, 7, 27; XVII, 90-93; XXV, 7-8, LXIV, 6). La réponse, dictée par Dieu, fut : "Dis : Gloire au Seigneur ! Suis-je autre chose qu'un humain Messenger ? !" (Coran XVII, 93). L'âge des miracles était en effet clos. Dans le passé le miracle fut du reste d'une efficacité limitée (Coran IV, 153; LXIV, 6). Avec les temps qui commencent sa valeur de conviction ne peut plus être que nulle. C'est que le prodige est un défi à la raison. Or, pour une humanité majeure, la conviction de foi passe d'abord par l'adhésion de la raison. Par ailleurs, la matérialité du prodige, en dehors du petit cercle forcément restreint des témoins – et encore ! – ne peut jamais être établie avec une certitude absolue. Il correspond à un certain âge mental.

Avec le Coran, il ne s'agit plus de désarmer l'incrédulité en désarmant l'esprit frappé de stupeur. La "preuve" change de nature. "Hommes ! une preuve (**burhân**) vous est venue de votre Seigneur, et Nous avons fait descendre pour vous une lumière éclatante" (Coran IV, 174). La "preuve" est une Lumière, celle qu'apporte la Parole de Dieu. Elle est constamment offerte à tout homme qui en cherche et en désire l'éclairage. Dans le Coran l'esprit est constamment sollicité de sortir de son ombre, de sâ routine, et de sa paralysie pour jeter un regard neuf et interrogateur sur l'univers. La preuve n'est pas celle du langage des mathématiques. On ne prouve pas Dieu. En tout cas, pas de cette façon. Non ! Il s'agit d'une méditation sur les signes (**âyat**) qui se lisent partout dans la création, de l'infiniment petit à l'infiniment grand, du plus humble au plus grandiose parmi les infinies manifestations de l'existant. Tout le Coran – il faudrait presque tout citer – est une insistante invitation à scruter de bout en bout le Livre de l'univers. . . et à méditer. C'est cette méditation éclairée qui prépare les cœurs et les esprits à s'ouvrir à Dieu, à le rencontrer, et à le recevoir. On ne prouve pas Dieu, on le découvre et on le rencontre. Est-il présomptueux dès lors de penser que la fonction essentielle de la raison consiste à offrir à l'homme la faculté de recevoir Dieu et de saisir sa relation à l'Absolu, et que ses autres activités, si révolutionnaires, si éblouissantes soient-elles, eu égard à cette fonction primordiale, sont en définitive accessoires ? Le règne animal, si on n'a d'attention que pour les réussites purement matérielles, ne nous offre-t-il pas, après tout, des exemples supérieurs d'adaptation au milieu ambiant ! Les animaux n'ont pas besoin d'invention, ni d'industrie, ni de psychiatres, pour tirer de l'environnement, sans gâchis, les conditions optimales à leur bonheur. Ce qui distingue l'homme – plus que ses inventions qu'il n'est pas dans nos intentions de déprécier par je ne sais quelle absurde attitude obscurantiste – c'est sa capacité de s'articuler à l'Absolu et de recevoir Dieu. Et s'il est capable de le faire, c'est qu'il a été "homonisé" par le Souffle ou l'Esprit (**Rûh**) divin (Coran XV, 29; XXXII, 9; XXXVIII, 72), qui a allumé en lui L'étincelle de la conscience et de la rationalité. C'est à cette étincelle – d'abord trop vacillante pour pouvoir se passer de l'adjuvant du surnaturel, puis suffisamment lumineuse pour rendre possible le changement de registre – que le Coran fait inlassablement appel, ouvrant ainsi le début d'une ère nouvelle : celle de la fin de la Révélation prophétique et de la Présence de la Parole.

Dans la conception musulmane de l'histoire du salut, Muhammad est en effet "le Sceau des Prophètes" (Coran XXXIII, 40). Avec lui le rôle de guides confié à ces derniers arrivait à son terme. Jésus, qui l'avait annoncé et préparé comme on l'avait déjà indiqué, avait poussé auparavant jusqu'à ses extrêmes limites l'idéal éthique. Il représente, dans la Tradition musulmane, "le Sceau de la Sainteté", et à ce titre il est le modèle des mystiques. Désormais, le cycle de la Révélation étant clos, l'homme est convié à puiser directement dans la Parole divine, définitivement concrétisée et présente dans le Coran – qui authentifie, récapitule et parachève les Ecritures antérieures (Coran V, 48) – la lumière susceptible d'éclairer sa foi et sa vie.

Tous les hommes sont donc invités à embrasser l'Islam. "Quiconque recherche, en dehors de l'Islam, une autre religion, cela ne sera point accepté de lui, et dans l'Au-delà il sera parmi les perdants" (Coran III, 85). On peut comprendre ce verset, en fait on l'a longtemps compris, on le comprend encore, dans le sens : Hors de l'Islam, point de salut. Nous verrons cependant que, sur ce

point précis, la théologie musulmane, qui n'a jamais été si monolithique, s'est beaucoup nuancée et a considérablement évolué, faisant une large place, dans le cadre préalable de la sincérité et de la droiture, à la pluralité des voies vers Dieu.

2. JESUS : LE PROPHETE PRECURSEUR DE MUHAMMAD.

Les musulmans ont la plus grande vénération pour Jésus, et en parlent avec amour et respect. Mais ils en parlent différemment. Sur un point si capital il convient de ne pas cacher, selon une très juste formule du Père M. LELONG, que si les convergences sont quelquefois profondes, les divergences sont aussi fondamentales. "Pour susciter... des attitudes éclairées, respectueuses et religieuses", de part et d'autre, on ne doit ni minimiser les unes, ni masquer les autres. On évitera ainsi les amères désillusions, et on construira l'amitié sur le respect des différences dans la clarté.

D'abord les convergences. Voici comment le Coran présente l'Annonciation faite à Marie : "Les Anges dirent : O Marie ! Dieu t'a choisie, Il t'a purifiée, Il t'a choisie de préférence à toutes les femmes de l'Univers. O Marie ! Prie le Seigneur, prosterne-toi, et incline-toi avec ceux qui s'inclinent devant Lui. . . Les Anges dirent : O Marie ! Dieu t'annonce une bonne nouvelle : Un Verbe émanant de Lui. Son nom est l'Oint (**Masih**), Jésus, Fils de Marie. Il sera illustre dans ce monde et dans l'Au-delà, et il sera parmi les proches du Seigneur. Il parlera aux hommes dès le berceau, à l'âge adulte, et il comptera parmi les Saints – Elle dit : O Seigneur ! Comment aurai-je un enfant, alors que nul homme ne m'a jamais touchée ? ! – Il dit : Ainsi Dieu crée ce qu'Il veut. Lorsqu'il a décrété une chose, Il dit : "Sois", et elle est" (Coran III, 42-47; voir aussi la Sourate "Marie", XIX, 16-36). A propos de Marie les concepts musulmans et chrétiens – dans la formulation que leur donnent au moins les catholiques – coïncident, à quelques divergences de détail près, pour ainsi dire parfaitement. Le Coran est peut-être le texte sacré où s'affirme avec le plus de force et de netteté le dogme de la conception virginale de Jésus. Il rejette avec indignation "l'horrible infamie" (**buhtân 'azim**, Coran IV, 156) portée contre la Vierge.

Une Sourate entière (Coran XIX) lui est dédiée. Jusqu'à nos jours, Maryam (= Marie) est un prénom très courant dans les sociétés musulmanes. Il est le seul prénom féminin cité dans le Coran où il y figure trente-quatre fois (pouvant désigner aussi la sœur de Moïse). Par ailleurs il va sans dire que Marie n'est nullement souillée par le péché originel, tout simplement parce que cette notion est étrangère à l'Islam. Le Coran insiste d'ailleurs sur le fait que Dieu l'a particulièrement purifiée, la préparant ainsi à recevoir la visite de l'Esprit (Coran XIX, 17). C'est dire la place privilégiée qu'occupe Marie dans la piété musulmane. Mais en même temps l'Islam repousse avec énergie toutes les formes de mariolâtrie. Il condamne avec force une hérésie où Marie est divinisée figurant comme déité à côté de Jésus (Coran V, 116). Et naturellement il n'y a pas de place dans la foi musulmane, qui n'admet aucun culte en dehors de celui du Dieu Un, pour aucune hyperdulie mariale. Une grande vénération en somme, mais aucun hommage particulier de quelque nature que ce soit.

A propos de Jésus nous retrouvons la même vénération, toujours circonscrite dans des limites strictement humaines. Jésus est désigné dans le Coran de façon concomitante ou séparément par trois expressions que nous avons déjà rencontrées : al-Masih, 'Isâ, Ibn Maryam (= Fils de Marie). L'expression le Fils de l'Homme, si courante dans les Evangiles, ne s'y rencontre jamais. Al-Masîh, signifie en arabe l'Oint, et correspond très exactement à l'araméen **Meshikhâ**, ou à l'hébreu **Mashiah**, rendu en grec par **Christos** (= Christ). Mais dans le Coran l'expression al-Masîh, qui a beaucoup intrigué les commentateurs, ne fait aucune référence au concept de Libérateur annoncé et attendu. Aussi avons-nous évité de traduire par le Messie, comme on le fait souvent, pour éviter les ambiguïtés et les confusions que pourrait entraîner cette traduction. Pour l'Islam en effet Jésus n'est pas le Messie **déjà là** pour les chrétiens, et **pas encore** arrivé pour les Juifs. Il était simplement "l'Oint", celui qui avait reçu l'Onction sacrée comme il était de coutume pour les prophètes, voire les prêtres d'Israël, sans aucune allusion au Royaume et aux Temps messianiques. 'Isâ, dont l'étymologie pose quelques difficultés morphologiques, correspond au nom araméen de Jésus, **Ieshowa**, transcrit en grec **Ièsous** (= Jésus). **Al-Masih 'Isâ**, est donc très littéralement, à l'inversion près, **Ièsous Christo**, ou Jésus Christ.

Le Coran en parle en ces termes : il est un "Verbe (**Kalima**, littéralement un mot, une parole) émanant de Dieu" (Coran III, 45); "Son Verbe (**Kalimatuhu**) jeté à Marie, et un Esprit émanant de Lui" (Coran IV, 171); "une parcelle de l'Esprit insufflée dans Marie" (Coran LXVI, 12); "il est soutenu par l'Esprit Saint (**Rûh al-Qudus**)" (Coran II, 87 et 253; V, 110); Jean Baptiste l'annonça en tant que "Verbe (**Kalima**) émanant de Dieu, un seigneur (**sayyid**), un homme chaste, et un prophète parmi les saints" (Coran III, 39).

De ces textes les musulmans ne tirent pas comme conclusion que Jésus soit d'une nature particulière, parce qu'il est impossible de le faire dans le contexte coranique. Jésus demeure entièrement, et **uniquement**, homme. Le terme **kalima** qui lui est appliqué, et que nous avons rendu selon l'usage courant par Verbe, prête à confusion. Il n'a pas la même résonance pour les chrétiens et les musulmans. Ce terme, qui intervient vingt-huit fois dans le Coran avec des sens très divers, fait, dans le cas présent, exclusivement référence à la conception – miraculeusement virginale – de Jésus, conception qui procède du **Koun**, c'est-à-dire du **Fiat** éminemment libre du Créateur. En effet, "pour Dieu, il en est de Jésus comme d'Adam, qu'Il forma de terre puis dit : "Sois", et il fut" (Coran III, 59). Quant à l'Esprit (Rûh), il fut d'abord insufflé dans Adam (Coran XV, 29; XXX, 9; XXXVIII, 72) – et de ce fait en tout homme il y a quelque chose de divin – et depuis n'a jamais cessé de soutenir les prophètes et tous les croyants (Coran XII, 87; XVI, 2 et 102; XXVI, 193; XL, 15; LVIII, 22). Aucune incarnation et aucune consubstantialité donc.

Aucune filiation non plus, Dieu n'ayant ni engendré, ni été engendré (Coran CXII, 3). Cette filiation – évoquée deux fois comme impliquant une compagne (Coran VI, 101; LXXII, 3) – est considérée comme blasphématoire et scandaleuse, et est dénoncée avec insistance (Coran IV, 171; X, 68; XVII, 111; XVIII, 4; XIX, 35, 88-93; XXI, 26; XXIII, 91; XXV, 2; XXXIX, 4; XLIII, 31). "Sont également mécréants (**kafara**) ceux qui disent : Dieu est l'Oint Fils de Marie" (Coran V, 17, 72), ou qui professent que "Dieu est le Troisième de Trois" (**Thâlithu Thalâthatin**)" (Coran V, 73).

Le Coran dénonce-t-il ainsi le mystère de la Trinité ? Ou dénonce-t-il plutôt une triade, et un trithéisme, dans lesquels les chrétiens – certaines hérésies aujourd'hui disparues mises à part – ne se reconnaissent pas ? Pour Denise MASSON, les textes coraniques "n'attaquent nullement les dogmes de la Trinité et de l'incarnation tels que l'Eglise les professe". Et pour le R. P. Robert CASPAR "le Christ, l'Evangile et les chrétiens (**Nasârâ**) du Coran n'ont rien à voir avec le Christ historique et le véritable Evangile".

Que les chrétiens ne se reconnaissent pas – ou plus – dans les dogmes condamnés par le Coran, cela ne peut que réjouir les musulmans, et offrir des chances accrues de rapprochement. Mais c'est aussi courir au-devant d'amères désillusions que de penser que le mystère trinitaire, quelles que soient les subtilités du langage qui l'expriment, ou les progrès de la démythisation, puisse se concilier avec le monothéisme tel que le professe les musulmans. Triade, trithéisme, ou Trinité, peu importe. Ce que condamne le Coran c'est un certain langage sur Dieu marqué par les ambiguïtés et les excès (Coran IV, 171; et V, 77). Comme l'écrit A. MERAD "il s'agit, pour le Coran, de mettre en question le mystère trinitaire, en tant qu'il ne s'harmonise pas avec la visée fondamentale de la foi monothéiste pure et simple".

Pour les musulmans, Jésus n'a qu'une seule nature, celle de son humanité. Le Coran, tout en confirmant sa conception exceptionnelle et ses miracles (Coran III, 49; V, 112-114, avec allusion à l'eucharistie), précise : "Il est un Messenger envoyé aux Fils d'Israël" (Coran III, 49; voir aussi LXI, 6) – il s'inscrit ainsi dans toute une tradition; "Il confirme la Torah" tout en assouplissant la Loi (Coran III, 50; voir aussi V, 46); "Il n'est qu'un serviteur (**'abd**) que Nous avons comblé de nos faveurs et proposé en modèle aux Fils d'Israël" (Coran XLIII, 59); "L'Oint, Fils de Marie, n'est qu'un Messenger, que d'autres Messagers avaient précédé" (Coran V, 75; voir aussi V, 46 et LVII, 27); "L'Oint ne trouve pas indigne de lui d'être un serviteur (**'abd**) de Dieu" (Coran IV, 172); face au Créateur il n'a aucun privilège particulier; en effet, au même titre que tous les habitants de la Terre, Dieu, s'Il le voulait, pourrait le faire périr (**yuhlik**) lui et sa mère (Coran V, 17); l'essence de son message consiste à dire : "Dieu est mon Seigneur et le vôtre. Adorez-Le ! Telle est la voie droite" (Coran III, 51).

Messenger de Dieu, Jésus reçut et transmet **al-Injil**, l'Evangile – au singulier – "contenant une guidance (**hudan**) et une lumière (**nûr**)" (Coran V, 46). Au même titre que la Torah, qu'il confirme et qu'il continue – les deux textes sont toujours cités ensemble, à une exception près, et intimement liés – et que le Coran qui le suit, l'authentifie et le parachève, l'Evangile est un Livre révélé (Coran III, 3, 48, 65; V 46-47, 66, 68, 110; VII, 157; IX, 111; XLVIII, 29; LVII, 27). Ces quelques lignes suffisent pour souligner combien les conceptions chrétiennes et musulmanes diffèrent. Pour les musulmans, l'Evangile est la Révélation, dont Jésus n'est que le Messenger. Pour les chrétiens, la Révélation c'est Jésus, et les Evangiles n'en sont que le témoignage. En employant le même mot, les chrétiens et les musulmans ne parlent pas de la même chose.

Pour les musulmans, l'Evangile – le texte révélé – ne nous est pas parvenu, du moins dans son intégralité et sa pleine authenticité, et les Evangiles ne sont qu'une Vie de Jésus, une **Sira**, une relation édifiante qui appelle les réserves d'usage afférentes au genre, d'autant plus que les traductions successives et la prolifération des versions posent de sérieux problèmes. D'où la doctrine du **tahrif**, ou

tabdil, de l'altération – certains disent de la falsification – des anciennes Ecritures. L'exposé le plus complet de cette doctrine nous est fourni par al-Juwayni (m. 1085) dans son **Shifâ' al-ghalil fi-l-tabdil**. Dans le Coran (II, 75, 146, 159, 174; IV, 46; V, 13-15, 41) l'accusation de **tahrif** subi par les anciennes Ecritures vise surtout la Torah – avec une allusion à l'écriture humaine, donnée pour divine, du Talmud (Coran II, 79) – et s'adresse particulièrement à l'attitude hostile et sarcastique des juifs de Médine. Toujours est-il que la doctrine du **tahrif**, au lieu de servir de stimulant pour la recherche, a entraîné un certain manque de curiosité. Certains auteurs musulmans avaient bien puisé, quelquefois avec beaucoup d'honnêteté – c'est le cas particulièrement de l'historien al-Ya'qûbi (m. vers 905) relatant la vie de Jésus – dans les Evangiles qui circulaient dans leur espace géographico-culturel. Mais comme l'écrit A. FERRE, on a quand même "l'impression de se trouver en présence d'une certaine attitude de défiance, de la part de ces auteurs, vis-à-vis des Evangiles, attitude à laquelle la doctrine du **tahrif** des Ecritures n'est sans doute pas étrangère". Une attitude opposée, débouchant sur une lecture musulmane, et naturellement critique, des anciennes Ecritures, aurait été pourtant davantage dans l'axe de l'esprit coranique. Le Coran se place en effet, sans ambiguïté aucune, dans le courant de la tradition biblique, à laquelle il apporte le couronnement final. On y lit, à l'adresse de Mohammad : "Dieu – il n'y a d'autre divinité que Lui – le Vivant, le Subsistant, t'a révélé le Livre, en toute vérité, confirmant les Ecritures précédentes, comme Il avait révélé auparavant la Thorah et l'Evangile" (Coran III, 2-3). On y lit encore, à l'adresse du scepticisme des mekkois au sujet de la prophétie : "Interrogez donc ceux qui avaient reçu les Ecritures (**ahl al-dhikr**) si vous ne savez pas", ce qui aurait pu, avec prudence et vigilance, frayer la voie à certains échanges. Le climat conflictuel, et les méfiances réciproques, avaient bouché cette voie. Le dialogue en cours l'ouvrira-t-il ? Patience, prudence, persévérance et espérance. Signalons toutefois qu'un pas a été fait dans cette direction, en communion de pensée avec l'exégète médiéval Fakhr el-Din al-Râzi (1148-1209), par l'hindou Sayyid Ahmad Khan (1817-1898) dans son **Commentary on the Holy Bible**, mais cet auteur n'a pas eu depuis des émules.

Est lié au **tahrif** l'épineux problème de l'annonce de Muhammad dans les anciennes Ecritures. Dans l'économie coranique de la révélation Jésus était "le Signal de l'imminence de l'Heure" (**wa innahu la'alamun li-l-sâ'a**, Coran XLIII, 61) – sans aucune allusion au Royaume –, c'est-à-dire d'une accélération de l'histoire sur la route menant l'homme vers le terme que Dieu lui avait fixé. Il annonçait, et préparait ainsi, la fin du cycle de la prophétie, et l'avènement de celui de la Présence de la Parole. Cette Parole est le Coran qui, dictée surnaturelle, "fut descendu par l'Esprit Saint, de la part de Dieu en toute vérité" (Coran XVI, 102), et fut déposé par l'Esprit Fidèle dans le cœur de Muhammad (Coran XXVI, 193), pour nous être transmis et demeurer avec nous à jamais. Muhammad ne parla donc pas de lui-même. Il était l'ultime Messenger, annoncé – affirme le Coran avec force et netteté (II, 129; III, 81; VII, 157; XXVI, 196; LXI, 6) – par les anciennes Ecritures, et chargé de clore le chapitre de la Révélation. L'exégèse musulmane renvoie d'une façon générale à : Gn 17, 20 et 49, 10; Dt 18, 15-22; Is 8, 23; 42, 1-5 et 52, 13-15; Dn 7, 13-14; et surtout Jn 14, 15-17 et 16, 5-15). Mais comment interpréter d'une façon convaincante pour tous, et avec certitude, des textes qui nous sont parvenus sous la forme d'oracles plus ou moins franchement sibyllins ? Faut-il incriminer le **tahrif** dont est pétrie la pâte de notre condition humaine – nous sommes tous des prismes plus ou moins déformants – ou s'agit-il d'un langage à décrypter et sciemment parabolique pour une raison qui nous dépasse ? Toujours est-il que dans ces conditions toute polémique est stérile, chacun découvrant avec bonne foi, dans des textes qui par nature s'y prêtent, ce qu'il y avait déjà plus ou moins inconsciemment mis. En définitive la polémique s'était polarisée autour de la notion de Paraclet, avec les aléas que suppose la transhumance de cette notion vers le grec – une langue indo-européenne – à partir de l'introuvable araméen, ce qui implique le choix délibéré d'une interprétation et d'un sens qui ne traduit pas forcément avec certitude et une exactitude absolue, le terme sémitique originel. Alors faut-il lire **Paraklêtos**, avec ses divers sens (invoqué, avocat, intercesseur, directeur, ou selon l'usage qui a prévalu consolateur), ou **Pariklytos** (Le Loué – en arabe Muhammad), ce qui aboutit à une identification plus nette, nominative, du Paraclet avec le Prophète de l'Islam ? En définitive, il faut reconnaître honnêtement que les interprétations et les positions juives, chrétiennes et musulmanes, reposent sur des certitudes préalables de foi, et demeurent totalement inconciliables.

Le dernier point de divergence que nous évoquerons concerne la fin du Christ. Celui-ci est bien mort. L'enseignement du Coran (III, 55; V, 117; XIX, 33) est clair et formel sur ce point. Mais est-ce sur la croix ? Le Coran ne nie pas qu'il y ait eu effectivement une scène de crucifixion et d'exécution. Mais, repoussant les prétentions arrogantes des juifs – en la personne de ceux de Médine en l'occurrence – qui se glorifiant d'avoir fait exécuter et crucifier Jésus, il précise : "Ils ne l'ont pas tué; ils ne l'ont pas crucifié; ce fut plutôt une illusion (**wa lakin shubbiha lahum**). Ceux qui en débattent contradictoirement sont dans l'incertitude à son sujet. Ils n'en ont aucune connaissance sûre, et ne font que suivre une conjecture. Ils ne l'ont pas tué en toute certitude (**yaqinan**). Dieu l'a plutôt élevé (**rafa'ahu**) vers Lui. Dieu est Tout Puissant et Sage" (IV, 157-158). Ce verset, placé dans son

contexte, pourrait se prêter à interprétation (**ta'wil**). En effet, si en Jésus on avait voulu tuer, d'une façon avilissante, le Messager de Dieu, en sa certitude et sa réalité profonde, on n'y avait pas réussi. "Ce ne fut qu'une illusion". Toute l'ambiguïté du verset tourne autour de ce **wa lakin shubbiha lahum**, que les traducteurs ont rendu de différentes façons, avouant ainsi leur embarras. Devant cette ambiguïté, l'exégèse traditionnelle, niant "le fait de la crucifixion" conformément au sens littéral du début du verset, a opté d'une manière générale pour l'explication qui fait intervenir un sosie – qui pour certains n'est autre que Judas lui-même changé en conséquence – crucifié à la place de Jésus. Depuis, la théologie musulmane n'a guère évolué sur ce point. Le **Tafsir** récent de T. Ben Achour développe les mêmes idées, et Kâmil Husayn, l'auteur de **Qarya Zâlima** (La Cité inique) – ouvrage traduit en plusieurs langues et consistant en une méditation sur le Procès de Jésus – fait valoir que "ce que les chrétiens appellent le fait de la crucifixion du Christ ne pouvait pas être considéré comme un fait", eu égard, entre autres, aux circonstances, aux erreurs judiciaires, etc. . .

3. LA VALEUR DU CHRISTIANISME.

L'Oint, Jésus Fils de Marie, est ainsi à la fois un lien très fort, et une pomme de discorde, entre chrétiens et musulmans. L'Islam le revendique et le glorifie. Mais de ce fait, corollaire inévitable, Jésus est aussi au point focal des divergences qui opposent chrétiens et musulmans. Honnêtement on doit reconnaître que ces divergences ne sont pas surmontables. Une ambiance d'écoute réciproque, dans le respect conscient et mutuel des différences, peut cependant substituer à la polémique, qui au cours des siècles a fait tant de mal et a contribué à durcir les positions, une ouverture accueillante sur l'autre. Le temps où l'on envoyait allègrement, avec joie, les adversaires de l'extérieur – tout comme ceux de l'intérieur – au feu, est bien révolu.

Les plus clairvoyants parmi les musulmans, en accord avec ce qu'il y a de plus pur dans leur tradition, s'interrogent, et interrogent la Parole de Dieu qui est au centre de leur foi. Or cette Parole que nous dit-elle ? Elle nous dit justement de ne pas nous substituer à Dieu, et de ne pas nous empresser à juger à sa place. En effet "seul le Seigneur sait mieux que quiconque celui qui s'est égaré de son chemin, et Il sait aussi mieux que quiconque celui qui est dans la bonne direction". Cette invitation à éviter le triomphalisme puéril, et à faire preuve d'humilité dans le respect du mystère de Dieu, intervient quatre fois dans le Coran (VI, 117; XVI, 125; LIII, 30; LXVIII, 7), et on peut citer deux autres versets de même inspiration (XVII, 84; XXVIII, 56).

Aussi personne n'a-t-il jamais sérieusement contesté au sein de l'Islam que le Christianisme soit une expérience religieuse authentique. Lorsque les menées hostiles sont écartées, et la droiture des cœurs assurée, le Coran parle avec éloge et respect des chrétiens. Dieu a particulièrement mis dans les cœurs des adeptes de Jésus Fils de Marie "charité et mansuétude" (**ra'fa wa rahma**, Coran LVII, 27). La vie monacale, si typique du Christianisme, lorsqu'elle est observée en toute sincérité et pureté, est source de "bénédition divine" (Coran LVII, 27). C'est aussi aux chrétiens que ces deux versets font allusion : "Parmi les détenteurs de l'Ecriture il est une communauté droite. Durant la nuit ils récitent les versets de Dieu et se prosternent. Ils croient en Dieu et au Dernier Jour. Ils recommandent le bien, réprouvent le mal, et rivalisent dans les bonnes oeuvres. Ceux-là sont parmi les saints. Jamais le bien qu'ils font ne leur sera dénié. Car Dieu connaît bien les vertueux" (Coran III, 113-115). Enfin "ceux qui disent : nous sommes chrétiens" sont les plus proches des musulmans, "car parmi eux on compte des prêtres et des moines, et ils ne s'enflent point d'orgueil" (Coran V, 82). Ainsi certaines valeurs, parmi les plus caractéristiques du Christianisme : charité, mansuétude, humilité, don total de soi à Dieu dans la contemplation et la prière, sont non seulement reconnues, mais exaltées et données en exemple à tous les croyants qui, "rivalisant dans les bonnes oeuvres", sont soucieux de perfectionnement spirituel.

La plupart des exégètes classiques soutiennent toutefois que ces éloges ne concernent que les chrétiens qui, en raison même de leur droiture, avaient reconnu la validité du message coranique et avaient, en toute bonne foi, répondu à son appel. Certains citent même des noms, ou dressent des listes. Cette interprétation restrictive est naturellement celle de ceux pour qui en dehors de l'Islam il n'y a point de salut. Or cette interprétation – qui du reste n'avait jamais été l'objet d'une unanimité absolue – est de plus en plus mise en cause de nos jours. Elle est en effet visiblement marquée au coin du climat conflictuel – avec les inévitables anathèmes et exclusions réciproques – qui avait prévalu durant des siècles, et qui est loin, il faut le reconnaître, d'avoir totalement disparu.

Ceux qui aujourd'hui la contestent lui reprochent donc de ne pas être dans l'axe de l'esprit coranique. Certes, l'Islam est une religion universaliste. L'appel lancé à tous les hommes, et aux fidèles de la tradition biblique en particulier (Coran III, 64), est toujours valable. Mais le message n'oblige

que lorsqu'il trouve son chemin vers les cœurs. Le Coran affirme avec une netteté absolue : "nulle contrainte en religion" (II, 256), et les musulmans sont unanimes sur ce point. C'est en effet la libre adhésion, donc la liberté de conscience, qui fait la valeur de la foi. Cette liberté est si intangible, si fondamentale, que Dieu s'adresse en ces termes à son Messager: "Edifie ! Tu n'as d'autre mission que d'édifier. Tu n'es investi d'aucun pouvoir de contrainte sur les gens" (Coran, LXXXVIII, 21-22). Citons encore, à l'adresse du Prophète : "Quoi! Vas-tu donc contraindre les gens à être croyants" (Coran X, 99); "rappelle au chemin de ton Seigneur par la sagesse, et en édifiant avec douceur; discute avec la plus grande courtoisie. . ." (Coran XVI, 125) – et à l'intention des musulmans en général, dans leurs relations avec les dépositaires de la tradition judéo-chrétienne : "Ne discutez avec les Gens du Livre qu'avec la plus grande courtoisie, à l'exception de ceux qui, parmi eux, font preuve d'injustice. Dites : Nous croyons à ce qui nous a été révélé et à ce qui vous a été révélé. Notre Dieu et votre Dieu ne font qu'un, et nous nous en remettons à Lui" (Coran XXIX, 46).

Tel est l'esprit coranique. En d'autres termes, lorsque la présentation du message coranique n'a pas été convaincante, en toute bonne foi, les autres voies de salut conservent toute leur valeur, et le Christianisme en est une particulièrement privilégiée. Telle est en particulier l'opinion de l'une des plus grandes autorités de l'Islam de tous les temps, Ghazâlî (1058-1111). Cette opinion a été reprise avec une grande ouverture d'esprit, par Muhammad Abdû (1849-1905), le chef de file de la **Nahda**, du mouvement réformiste islamique moderne. Il s'appuie sur le verset II, 62 : "Ceux qui croient [en l'Islam], les juifs, les chrétiens et les sabéens, tous ceux qui croient en Dieu, au Dernier Jour, et pratiquent le Bien, tous ceux-là auront leur rétribution auprès de leur Seigneur. Nulle crainte pour eux, et ils ne seront pas attristés".

Mais les réticences demeurent. Rashîd Ridhâ (1865-1935), le plus influent disciple de Muhammad 'Abdû, reprend les idées de "l'Eminent Maître" (**al-Uatâdh al-latâm**) dans un sens beaucoup plus restrictif, sur un ton diffus qui traduit assez son embarras. L'opinion majoritaire, celle qui est la plus influente au niveau des masses, n'est pas encore tout à fait mûre en effet pour une ouverture qui risque de relativiser l'absolu de la foi. Elle est bien représentée par le Tunisien T. Ibn 'Ashûr (m. 1973) qui, dans son commentaire du verset en question, explique qu'il ne s'agit que des détenteurs des anciennes Ecritures qui avaient mené une bonne vie, en conformité avec leurs religions respectives, **avant l'apparition de l'Islam**, ou de ceux qui, vivant à l'époque de la Révélation coranique, s'étaient convertis.

Des voix, même dans les rangs des traditionalistes, continuent cependant à prêcher l'ouverture. Mahmûd Shaltût, qui fut recteur d'al-Azhar – l'université de théologie la plus écoutée de l'Islam actuel – fait preuve d'une exceptionnelle largeur d'esprit. Se plaçant au niveau de la foi d'une façon générale, il rejoint, dans son ouvrage – qui fait autorité – **l'Islam, credo et praxis**, les idées de Ghazâlî au sujet du préalable de la présentation convaincante du message entraînant l'intime certitude. "Rejeter, en totalité ou en partie, le credo" de l'Islam, écrit-il, n'entraîne pas automatiquement la privation du Salut. Il n'en est ainsi que si ce rejet, en dépit de l'intime certitude acquise dans le for intérieur, intervient pour des raisons "d'entêtement pervers et de vain orgueil, ou par désir des biens périssables et des honneurs fallacieux, ou encore par crainte futile des blâmes". C'est cette duplicité et cette fausseté que Dieu ne pardonne pas. Et l'auteur de conclure par ce verset : "Ils nièrent [nos signes] – bien qu'ils ne fussent convaincus en leur for intérieur – mus par l'iniquité et l'arrogance" (Coran XXVII, 14).

Enfin le penseur musulman contemporain le plus déterminé, et le plus représentatif de l'ouverture sur les fidèles de la tradition biblique (**Ahl al-Kitâb**), dans un esprit résolument œcuménique, est incontestablement le shaykh égyptien de formation exclusivement traditionnelle, Mahmûd Abû Rayya (1889-1970). "J'ai consacré ma vie tout entière, écrit-il, à prêcher l'union des hommes de religion, à l'image de la profonde unité de leurs traditions religieuses". Il est en effet convaincu, selon l'expression de A. Merad, que "l'apologétique traditionnelle, avec sa vision manichéenne du monde", est une impasse. Abû Rayya puise son inspiration dans le principe – nous l'avions déjà évoqué – de l'unité foncière de tous les messages religieux. Il intitule, dans l'axe d'Afghânî (1838-1897) et de 'Abdû (1849-1905), l'ouvrage où il milite pour le rapprochement de tous ceux qui croient en un Dieu Un, Créateur et Rétributeur : **La religion de Dieu est une par la voix de tous les Messagers**. Dans cet ouvrage, qui mérite d'être traduit entièrement – c'est le vœu de l'auteur – trois chapitres méritent particulièrement d'être signalés : Les dix commandements révélés à Moïse, sur lui soit le salut (Chap. 4, pp. 68-78); Les juifs et les chrétiens ne sont ni infidèles ni polythéistes (chap. 6, pp. 107-114; trad. par A. Merad dans **Islamochristiana**, IV, 158-163); L'union des trois monothéismes (chap. 9, pp. 125- 139).

L'œuvre du Dr Kâmil Husayn (1901-1977) – un homme de science, il était médecin – est de même inspiration. Elle vise "à revaloriser la conscience et les valeurs psychologiques des hommes en

vue de les rapprocher dans le respect profond de l'attitude personnelle de chacun d'eux en face de Dieu". Cette introduction d'une dimension relativement nouvelle, la psychologie, dans le débat, lui fait écrire : "Le conflit entre adeptes de diverses religions se réduit à des oppositions de structure psychologique et à l'opposition des images dans lesquelles s'exprime l'influence des divers facteurs de purification. En d'autres termes, les manifestations de la religion diffèrent selon la position prise face à la force suprême par laquelle sont guidés ceux qui croient dans l'inconnaissable. Elles diffèrent également selon notre position en face de Dieu. Cette position en face de Dieu ne peut être que crainte, ou amour, ou espoir. Ces trois éléments se retrouvent en tout homme religieux mais, dans chaque cas, l'un des trois éléments l'emporte sur les deux autres et cela, suivant le tempérament propre de chacun". Ainsi, selon la dominante, on est avec Moïse (crainte), avec Jésus (amour), ou avec l'Islam (espoir).

Le débat continue. Dans un monde déjà trop petit pour nos rêves, et auquel nous ne sommes plus cloués par la gravitation, nous ne pouvons plus penser en termes de caricature, d'ignorance, ou d'exclusion. Toute religion qui s'enferme dans son clocher se condamne inexorablement à l'asphyxie. "Dans un lointain avenir, naturellement, écrit W. Montgomery WATT, on pourrait s'attendre à ce qu'il n'y ait plus qu'une seule religion pour tout le monde, quoiqu'elle pourrait contenir, en elle-même, des variations permises, comparables aux quatre rites légalement admis dans l'Islam sunnite". Nous n'en sommes pas là. Mais en attendant nos sociétés sont bien installées dans le pluralisme, et comme il ressort de ce qui précède nos contemporains en prennent de plus en plus clairement conscience. Ce phénomène, il n'y a pas à le déplorer, car très certainement il va, comme une étape nécessaire, dans le sens du plan de Dieu. Citons : "Si ton Seigneur l'avait voulu, ceux qui sont sur terre, tous sans exception, auraient été des croyants" (Coran X, 99); ou encore : "A chacun Nous avons assigné une voie et une direction. Si Dieu l'avait voulu, Il aurait fait de vous tous une même communauté. Mais Il a voulu vous éprouver par la condition qu'Il vous a faite. Rivalisez donc dans les bonnes actions ! Vous retournerez tous auprès de Dieu. Alors il vous éclairera sur les différends qui vous opposent" (Coran V, 48).

Dieu aurait pu du reste peupler la terre avec les anges (Coran XXVII, 95), voire nous remplacer par des anges (Coran XLIII, 60). Il a préféré faire confiance à l'homme – un homme qui commet l'injustice et répand le sang – justement au grand scandale des anges (Coran II, 30), car Il sait que cet homme, quels que soient les cahots du chemin, mérite en définitive cette confiance. Comment, en retour, l'homme ne ferait-il pas confiance à Dieu ! Nos divergences, nos oppositions, avec les tournures tragiques qu'elles prennent quelquefois, font partie de l'insondable mystère qui constitue le tissu de notre condition humaine. En nous assumant mieux, dans davantage de clarté, nous pourrions mieux les dépasser et nous dépasser. En nous appuyant sur nos convergences profondes il nous est possible de travailler pour davantage d'harmonie, dans le respect du droit de l'autre à la différence, avec cette espérance que nous baignerons tous, un jour, dans la lumière de Dieu (Coran XXIV, 35; XXXIII, 43). Certains mystiques, tel Ibn 'Arabi (1165-1240), si admiré et si contesté à la fois au sein de l'Islam, ont pu dans certains cas, l'espace d'un instant dans leur "ivresse spirituelle", se plonger dans cette lumière unifiante et s'écrier : "Mon cœur est devenu capable de toute forme. C'est une pâture pour les gazelles, un couvent pour les moines chrétiens, un temple pour les idoles, la Ka'ba pour les pèlerins, les Tables de la Loi et le livre du Coran. Je suis la religion de l'amour".

Mais en fait le syncrétisme est une impasse plus qu'une solution. Nous pouvons cependant, dans le respect et l'estime des richesses spirituelles de l'autre, et en nous plaçant sur le plan supérieur de la foi, inverser la formule que nous avons évoquée au début du chapitre, et dire : si nos divergences doctrinales sont profondes et irréductibles, nos convergences dans l'Amour de Dieu, le culte du Seigneur et la prière sont fondamentales. Qui oserait penser, en fin de compte, que le diplôme du salut sera décerné à celui qui, sur le seuil du Seigneur, rendra la meilleure copie en sciences religieuses ? ! "Au jour où les richesses et les enfants ne seront plus d'aucune utilité, et où plus rien ne compte, si ce n'est de se présenter devant Dieu avec un cœur pur" (Coran XXVI, 88-89).

Terminons par ce verset : "Dis : Travaillez ! Dieu, Son Messenger, et l'ensemble des croyants vous verront à l'œuvre. Puis vous retournerez auprès de Celui qui connaît le Visible et l'Invisible. Alors Il vous dévoilera [le sens de] ce que vous faisiez" (Coran IX, 105).

Mohamed TALBI

